

LOUIS JANOVER

L'avenir n'est plus ce qu'il était



Notes de relecture

PETITS CAHIERS SMOLNY

PETITS CAHIERS SMOLNY N° 2 — FÉVRIER 2024

Les « petits cahiers smolny » sont des prises de position d’hier ou d’aujourd’hui, en accès libre, hors du circuit de diffusion ou de distribution habituel de nos projets éditoriaux.

LOUIS JANOVER

L'avenir n'est plus ce qu'il était

Notes de relecture

PETITS CAHIERS SMOLNY
2024

ISBN : 978-2-490793-25-9

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2024
Bibliothèque nationale de France

© Smolny, 2024
43 rue Bayard
31 000 Toulouse

Internet : www.smolny.fr
E-mail : contact@smolny.fr

Passé perdu

Tous les grands événements et personnages historiques surviennent pour ainsi dire deux fois, une fois comme grande tragédie et la fois d'après comme misérable farce, dont les héros endossent les défroques abandonnées par les générations antérieures. Cette idée, que Marx doit à Hegel, s'applique on ne peut mieux au marxisme-léninisme et à ses ersatz, à ceci près : la farce copie la farce. Les régimes qui se réclamaient de cette idéologie ont emprunté à son langage les éléments de justification historique pour expliquer leurs contradictions, leurs revers, leurs conceptions primaires de l'émancipation, leurs victoires — rien de moins que les triomphes de l'exploitation. Le capitalisme d'État s'est habillé des costumes du communisme barbare et il s'est pavané en déclarant que Marx les lui avait légués et qu'il les avait simplement retaillés aux nouvelles mesures. Le monde a bien changé de base, mais quelle était la base de ce monde ?

Il suffirait de rassembler les éléments théoriques et les appellations dont les partis marxistes ont abusé pour recomposer ce que Marx dit du communisme vulgaire, « une manifestation de l'ignominie de la propriété privée qui tend à s'imposer comme la communauté positive ». Marx a consacré ses écrits dits de jeunesse à nous en montrer les métamorphoses et c'est la raison pour laquelle la causalité historique se trouve inversée : son œuvre inachevée nous mène au point final de notre société, à son achèvement, et elle se retourne contre les révolutions qui se sont réclamées du marxisme.

Cette critique nous aide à comprendre où et comment s'établit aujourd'hui le clivage entre une conception du communisme qui se définit par l'émancipation de tous les sens et de tous les attributs humains, et les idées qui servent à la bourgeoisie pour asseoir son pouvoir sur un socle de modernité et de progrès, véritable expression de ce communisme dogmatique, qui « n'est lui-même qu'une manifestation particulière du principe humaniste infecté de son contraire, l'intérêt privé ». C'est à une classe dépendante, marquée par la spécialisation-spéculation uni-

versitaire, la petite-bourgeoisie intellectuelle, que va incomber la lourde charge de suivre cette évolution et de puiser dans le passé les éléments de culture afin que ce détournement garde assez du projet communiste pour prendre un sens positif particulier aux yeux de ceux qui en sont les victimes ¹.

L'historiographie est le cœur de cette légitimation institutionnelle, car elle permet à ceux qui se sont trompés de montrer preuve à l'appui que l'erreur était inévitable sur le moment, et qu'elle reste le critère de la vérité présente. Tout est pesé dans cette balance qui penche toujours du même côté. Ainsi le veut la forme mystifiée sous laquelle se présente toute référence aux effets de ce passé sur notre présent : avoir dénoncé la nature des régimes baptisés communistes au mépris de l'évidence décourageait la révolte, donc préparait le terrain pour les défaites du présent. Comme le dit Pierre Naville en parlant de la dialectique du faux et du vrai chez les intellectuels du PC, « ceux qui voyaient juste avaient tort d'avoir raison ² ». Le jugement historique se construit sur cette base, puisque rien n'est fait pour montrer en quoi, et par qui, les régimes d'exploitation actuels ne seraient pas ce qu'ils sont sans cet inestimable héritage.

La bureaucratie parasitaire des pays du socialisme dit réellement existant s'est effondrée sous son propre poids, qui ne correspondait plus aux besoins de l'accumulation, et non sous les coups d'un mouvement révolutionnaire comme l'attendaient ceux qui avaient fait de la chute de la maison Staline la cible de leur combat. Eux qui étaient toujours censés être en avance sur le temps se retrouvaient cette fois avec une théorie hors d'usage avant-même d'avoir servi. Aussi leur a-t-il fallu relégitimer d'urgence leur critique sans pour autant s'interroger sur le point névralgique où basculent les idées, quand ils attribuaient au Parti ou à un de ses substituts un pouvoir quasi divinatoire comme incarnation de la conscience de classe du prolétariat, alors que rien ne s'est passé comme ils le prophétisaient.

L'interprétation est faite désormais pour corriger la réalité de manière à prouver que le contraire de ce qui était prévu la veille était inscrit dans la théorie. La défaite, toujours renvoyée au passé, devient promesse de victoire et se projette vers l'avenir. L'erreur, c'est l'autre, qui n'a pas su

1. Karl MARX, *Philosophie*, « Ébauche d'une critique de l'économie politique (Communisme et propriété) », Paris, Folio-Essais, 1996, p. 147. Voir également « Le travailleur devant l'automatisation », in : Karl Marx, *Économie II*, « Principes d'une critique de l'économie politique » (« Ébauche... », 1857-1858), Paris, Gallimard, Pléiade, 1968, p. 300 sq.

2. Pierre NAVILLE, *L'Intellectuel communiste*, Paris, Marcel Rivière, 1956, p. 26.

voir au bon moment au bon endroit ! D'où l'accumulation des théories de légitimation, ou de récusation, soit que les intellectuels aient été les servants des régimes en place, soit qu'ils les aient combattus, mais sans remonter aux origines de cette distorsion, et les exceptions sont trop rares pour peser de quelque gramme dans la balance. Les conditions économiques et sociales n'ont pas répondu à ce qu'on attendait d'elles la veille, mais demain sera le bon jour. Il y a toujours une révolution en attente pour donner raison à ceux pour qui elle ne s'est pas produite quand ils la croyaient inévitable.

D'une certaine manière, on parle toujours de révolution ou de contre-révolution quand il est question de cette histoire, mais sans mesurer ce qu'il en est advenu à l'échelle mondiale. Les références révolutionnaires ont reçu un démenti cinglant, et elles restent toujours muettes quant aux conséquences sur le mouvement ouvrier et sur le fait que le capital s'est fort bien accommodé de ceux qui l'avaient voués à la ruine sans savoir où porter le coup de grâce.

Accuser les bolcheviks d'avoir trahi la révolution, et tout mettre en avant pour faire connaître la politique qu'ils auraient dû faire et celle qu'il leur aurait fallu défendre en Russie pour ne pas contrevenir aux idéaux marxistes, c'est pure absurdité. Le cercle vicieux ne laisse pas de point de fuite : la logique de l'accumulation et de ses conséquences est là pour clore les interminables discussions. Marx n'eût-il pas dit de Lénine, de Bakounine et de Trotski ce qu'il disait de Barbès, de Raspail, de Blanqui et de la révolution 1848, qu'ils n'étaient rien de plus que de simples incidents, menues cassures et lézardes dans la dure écorce du capitalisme et que seule aurait pu entamer profondément une classe sociale engendrée par cette industrie ! Quel mode d'explication est susceptible d'éclairer le rapport dialectique, de négation et d'affirmation réciproques, entre la révolution et la contre-révolution ?

Le *Manifeste communiste* inscrit paradoxalement la révolution dans cette dualité : tous les espoirs qu'il fait naître se heurtent à l'accomplissement de tout ce qui pouvait être fait pour éviter qu'ils ne se réalisent. Simone Weil avait noté cette complète inversion de perspective.

Marx, il est vrai, analyse et démonte avec une admirable clarté le mécanisme de l'oppression capitaliste ; mais il en rend si bien compte qu'on ne peut guère se représenter comment, avec les mêmes rouages, le mécanisme pourrait un beau jour se transformer au point que l'oppression s'évanouisse progressivement...

Et elle tirait un trait sur cette espérance, mais sans désespérer de ce qui pouvait naître d'une solidarité ouvrière libérée de ces illusions.

Un mot magique, aujourd'hui, semble capable de compenser toutes les souffrances, de satisfaire toutes les inquiétudes, de venger le passé, de remédier aux malheurs présents, de résumer toutes les possibilités d'avenir. C'est le mot de révolution. Il ne date pas d'hier. Il date de plus d'un siècle et demi. Un premier essai d'application, de 1789 à 1793, a donné quelque chose, mais pas ce qu'on en attendait. Depuis, chaque génération révolutionnaire se croit, dans sa jeunesse, désignée pour faire la vraie révolution, puis vieillit peu à peu et meurt en reportant ses espérances sur les générations suivantes ; elle ne risque pas d'en recevoir le démenti, puisqu'elle meurt. Ce mot a suscité des dévouements si purs, fait couler à plusieurs reprises un sang si généreux, constitué pour tant de malheureux la seule source du courage de vivre qu'il est presque sacrilège de l'examiner ; tout cela n'empêche pourtant pas que peut-être il ne soit vide de sens. Les martyrs ne remplacent les preuves que pour les prêtres. [...] Au fond on pense aujourd'hui la révolution non comme une solution des problèmes posés par l'actualité, mais comme un miracle dispensant de résoudre les problèmes. [...] Les petits groupements, d'allure extrémiste ou modérée, qui accusent les grandes organisations de ne rien faire et mettent une persévérance si touchante à annoncer la bonne nouvelle, seraient plus embarrassés encore pour désigner des hommes capables d'être les accoucheurs d'un ordre nouveau. On se fie, il est vrai, ou du moins on le feint, à la spontanéité des masses³.

La logique de ce raisonnement nous mène à une autre lecture, et il nous faut la reprendre *ab ovo*, car elle nous éclaire sur tout ce qu'a laissé en suspens l'histoire du mouvement ouvrier, et des luttes révolutionnaires, ce qui devait s'inscrire après 1793 et achever la suite donnée par Babeuf à la révolution. Or, il semble que le livre se feuillette à l'envers et que le fil conducteur nous ramène aux origines. *Le Capital* n'est-il pas finalement une réponse au *Manifeste communiste*, une réponse à la question qu'il porte en lui, car l'analyse de la dynamique d'accumulation est en réalité la mise au jour des conditions qui rendraient la révolution possible ; ce qui ne signifie aucunement qu'elle soit inévitable, non plus que la réalisation d'une société sans classes dépende d'une « abondance » payée par l'acceptation d'inacceptables conditions de vie. *Le Manifeste*, où la réaction du prolétariat à l'évolution inévitable des rapports de production et d'échanges ne peut être que la révolte, se lit aujourd'hui à la lumière du *Capital* qui brosse le tableau de cette tragédie : plus rien ne s'oppose à la dynamique du système et l'interrogation sur le passé ne laisse plus percer aucune sorte d'illusion sur l'avenir. Et de même, c'est

3. Simone WEIL, *Oppression et Liberté*, « Examen critique des idées de révolution et de progrès », Paris, Gallimard, 1955, p. 178-185.

dans les écrits dits de jeunesse qu'il faut chercher la critique de toutes les formes de l'aliénation qui caractérisent la modernité nouvelle, à savoir les mouvements appelés à éradiquer les manifestations anciennes de la domination du capital.

On pourrait faire une œuvre paradoxale : un recueil des textes de Marx d'où se dégagerait les éléments d'une critique radicale de ce qui constitue l'idéologie à ce stade de l'accumulation ; et qui montrerait que rien de ce qu'on pouvait espérer ne s'est opposé à cette tendance irréversible, et que tout, au contraire, a concouru à accélérer le système, y compris ce qu'on a pu appeler les conquêtes ouvrières. Sans oublier que la critique ou la célébration des régimes « socialistes » a contribué à ce rétrécissement qui par ailleurs ne s'explique pas sans référence à l'espace économique propice aux échanges de la mondialisation.

La classe destinée à porter « une révolution aussi universelle que la domination du capital et de l'esclavage salarié » (Marx, « Discours aux ouvriers chartistes », 1856) est intervenue à différentes reprises sans réussir autre chose qu'à ouvrir de nouvelles perspectives au système qu'elle était censée détruire. Pour autant, rien ne semble avoir changé de sens aux yeux de ceux qui, pour avoir combattu le stalinisme et ses dérivés, en déduisent implicitement que dans leurs prises de position se trouve la vérité des luttes, et de celles à venir en particulier. L'échec du mouvement, qui se produit en contradiction radicale avec tout ce qu'ils prétendaient et enseignaient, ne leur apprend rien de plus sur la « compréhension et le savoir du mouvement dans son devenir », au contraire : l'échec est transformé en preuve d'une vérité qui justifie toutes les nouvelles illusions et sacralise les prises de position passées. En fait, c'est aujourd'hui que l'analyse en termes de classes peut être témoin de la vérité de notre temps. Ainsi, tout ce qui s'est joué dans cette période de l'histoire apparaît clairement dans *La Dynamique du capitalisme au XXe siècle* qui nous montre comment la concentration capitaliste a fait émerger de nouvelles couches intermédiaires, et fourni ainsi une assise sociale à la domination du capital, donnant raison à Marx, mais pour le pire ⁴.

La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire. Partout où elle est parvenue à dominer, elle a détruit toutes les conditions féodales, patriarcales, idylliques. Impitoyable, elle a déchiré les liens multicolores de la féodalité qui attachaient l'homme à son supérieur naturel,

4. Pierre SOUVRI, *La Dynamique du capitalisme au XXe siècle* (1979), Paris, Payot, 1983, p. 162. Cette analyse prolonge et approfondit ce que *Socialisme ou Barbarie* avait entrevu tout en restant enfermé dans la dualité marxisme-antimarxisme.

pour le laisser subsister d'autre lien entre l'homme et l'homme que l'intérêt nu, l'inexorable « paiement comptant » [pas seulement monétaire]. Frissons sacrés et pieuses ferveurs, enthousiasme chevaleresque, elle a noyé tout cela dans les eaux glaciales du calcul égoïste. Elle a dissous la dignité de la personne dans la valeur d'échange, et aux innombrables franchises garanties et bien acquises, elle a substitué une liberté unique et sans vergogne : le libre-échange. En un mot, à la place de l'exploitation voilée par des illusions religieuses et politiques, elle a mis l'exploitation ouverte, éhontée, directe, dans toute sa sécheresse.

La bourgeoisie a dépouillé de leur sainte auréole toutes les activités jusqu'alors vénérables et considérées avec un pieux respect. [...]

La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production, donc les rapports de production, donc l'ensemble des conditions sociales. Au contraire, la première condition d'existence de toutes les classes industrielles antérieures étaient de conserver inchangé l'ancien mode de production. Ce qui distingue l'époque bourgeoise de toutes les précédentes, c'est le bouleversement incessant de la production, l'ébranlement continu de toutes les institutions sociales, bref, la permanence de l'instabilité et du mouvement. Tous les rapports sociaux immobilisés dans la rouille, avec leur cortège d'idée et d'opinions admises et vénérées, se dissolvent : ceux qui les remplacent vieillissent avant même de se scléroser. Tout ce qui était solide, bien établi, se volatilise, tout ce qui était sacré se trouve profané, et à la fin les hommes sont forcés de considérer d'un œil détrompé la place qu'ils tiennent dans la vie, et leur rapports mutuels. [...]

En exploitant le marché mondial, la bourgeoisie a donné une forme cosmopolite à la production et à la consommation de tous les pays. Au grand regret des réactionnaires, elle a dérobé le sol national sous les pieds de l'industrie. Les vieux métiers nationaux ont été détruits et sont encore détruits jour après jour. [...] Les produits industriels sont consommés non seulement dans les pays même, mais dans toutes les parties du monde. Les anciens besoins, satisfaits par les produits indigènes, font place à de nouveaux qui réclament pour leur satisfaction les produits des pays et des climats plus lointains. L'ancien isolement et l'autarcie locale et nationale font place à un trafic universel, une interdépendance universelle des nations. Et ce qui est vrai de la production matérielle ne l'est pas moins des productions de l'esprit. Les œuvres spirituelles des diverses nations deviennent un bien commun. Les limitations et les particularismes nationaux deviennent de plus en plus impossibles, et les nombreuses littératures nationales et locales donnent naissance à une littérature universelle.

Par suite du perfectionnement rapide de tous les instruments de production et grâce à l'amélioration incessante des communications, la bourgeoisie précipite dans la civilisation jusqu'aux nations les plus barbares. Le

bas prix des marchandises est la grosse artillerie avec laquelle elle démolit toutes les murailles de Chine et obtient la capitulation des barbares le plus opiniâtrement xénophobes. Elle contraint toutes les nations, sous peine de courir à leur perte, à adopter le mode de production bourgeois ; elle les contraint d'importer chez elles ce qui s'appelle la civilisation, autrement dit : elle en fait des nations de bourgeois. En un mot, elle crée un monde à son image.⁵

Que dire de l'accent avec lequel Marx présente ces transformations : toutes s'accomplissent sous l'égide du capital triomphant, qui domine les classes et leurs luttes et s'impose au nom d'un irrésistible progrès. Et tout est présenté avec un accent positif alors que ces conquêtes peuvent se lire comme un autre sommet de l'exploitation et de l'aliénation qui remplace l'ancien ordre des choses et contient déjà les moyens d'empêcher tout changement de déboucher sur une issue positive de la crise. Si bien que l'on se demande, non pas exactement comme le fait Simone Weil, mais dans le même esprit d'inquiétude, si une révolution peut naître de ce système, et quelle révolution ne se voit pas calquée sur cette dévastation ?

En vérité, tout ce qu'a cristallisé le terme révolution se rapporte à la lutte qui s'est déployée à l'intérieur du monde de la bourgeoisie, autant par des manifestations de violences que par le renversement de toutes les valeurs. La révolution russe a été précisément l'expression de ce rapport dialectique entre deux phénomènes radicalement opposés : le Parti et les soviets se retrouvent un instant unis par les conditions de lutte et la conscience idéologique porte la marque de cette union intéressée, avant que toute convergence disparaisse et que le sort des soviets révèle la nature du bolchevisme.

L'adhésion au bolchevisme de l'époque actuelle implique l'adhésion à une certaine conception inhumaine, méconnaissant entièrement l'individu, et qui est le propre de tous les despotismes, ceux qui n'ont en vue que de perpétuer les privilèges d'une caste comme ceux qui ont prétendu faire le bonheur des sociétés. [...] Ce caractère inhumain du bolchevisme, il semble bien qu'il existait dès le départ à l'état embryonnaire⁶.

Ces réflexions de Jacques Perdu à propos de la « Psychologie du néo-bolchevisme » suggèrent une autre remarque aux conséquences dévastatrices pour notre temps : que ce caractère inhumain est cela même

5. Karl MARX, *Philosophie, Manifeste communiste* (1848), *op. cit.*, p. 404.

6. Jacques PERDU, « Psychologie du néo-bolchevisme », *Masses*, n° 2, février 1939, p. 68 et 73. Voir également de Jacques PERDU, *La Révolution manquée. L'imposture stalinienne*, édition établie et présentée par Charles Jacquier, Arles, Éditions Sulliver, 1997. Le seul terme « imposture » résume le problème.

qui fascine les intellectuels, et que nombre de ceux qui condamnaient le stalinisme pouvaient transposer sa violence barbare en imaginant qu'elle servirait à réaliser leur propre idée de la révolution. Ce qui eût été conforme à leurs principes ; et explique leur approbation, fût-ce par le silence, des conséquences d'une intransigeance inentamée.

Mais on peut voir dans cette différence essentielle marquée par l'attrance que la violence exerce sur les intellectuels le rapport à la classe qui définit leur action et la vérité de leur rôle de légitimation. Comme l'a montré justement Georges Sorel, la violence prolétarienne n'a rien de la violence des mouvements de masse du passé, violence dominée par une réaction instinctive, voire animée par un esprit de vengeance, et qui vise exclusivement à la destruction de l'existant et de l'ennemi. Dans la révolution prolétarienne, conscience et raison n'interviennent pas sous l'effet de circonstances extérieures, car le prolétariat n'est pas entraîné irrésistiblement par des forces qui lui seraient étrangères. Il s'impose lui-même cette tâche et en mesure la signification historique. De même, faire dépendre la condition du socialisme du seul degré de maturation des forces productives revient à penser en métaphysicien. Si le génie de Marx fut éthique, c'est dans son rapport à la réalité sociale et à la puissance de l'exhortation à un changement intérieur, à la *metanoïa* socratique.

« Le néo-bolchevisme, ajoute Jacques Perdu en conclusion, bénéficie des tares que la société autoritaire et l'oppression capitaliste ont laissées subsister dans l'âme des foules et, reniant ses origines, il tend à les perpétuer. *Ce n'est rien d'autre que le résidu idéologique d'une révolution manquée.* » Cette critique nous invite à un véritable renversement de perspective, si l'on entend poser le problème en termes logiques : le bolchevisme a fait éclore et prospérer des tares que la société autoritaire et l'oppression capitaliste lui avaient transmises pour justifier l'idée que l'industrialisation accélérée exigeait tous les sacrifices puisque le communisme était au bout de ce chemin de croix ; mais la même distorsion idéologique est manifeste quand il faut justifier les méthodes de violence et de terreur que les mouvements révolutionnaires peuvent porter en avant. Ce qui donne aux intellectuels ce rôle de précurseurs dès qu'il s'agit de répondre au pouvoir qui sollicite leur jugement pour justifier la politique mise en œuvre. Le néo-bolchevisme n'a rien d'un résidu. Il n'est autre que l'expression achevée d'une violence destinée à faire réussir une révolution en cours, révolution industrielle, mais encore faut-il savoir la nommer pour ce qu'elle veut être et non la ramener à ce que dit d'elle l'idéologie.

Mais que reste-t-il de la révolution telle qu'elle a été conçue dans la conception matérialiste de l'histoire et dans la constellation libertaire, où Gustav Landauer l'a marquée de sa lumière? Sur le socle de la lutte des classes ne se sont élevés que des systèmes d'oppression et d'exploitation et tous les combats qui ont pris pour cible la contre-révolution bureaucratique et mis au rencart les arriérés coloniaux ont été comme un appel d'air pour le capital sans frontières et les régimes politiques démocratiques. Demain la révolution? Nous assistons plutôt à l'apparition d'une nouvelle figure de Thermidor qui reléguerait l'idée du Grand Soir non plus au rang de mythe mais de mystification.

Tout ayant échoué, partis et syndicats, la promesse de victoire fait intervenir un autre sauveur suprême, la démocratie directe, la spontanéité et ses expressions ouvrières, le socialisme de conseils. La destruction du courant révolutionnaire est ramenée à la seule intervention de la bureaucratie stalinienne alliée à la social-démocratie. Rien ne revient ni à la classe ouvrière elle-même, ni aux groupuscules antistaliniens, à leur structure et à leur fonction autoritaire, qui plus que tous conservaient l'idée que la révolution ne recule pas devant la terreur puisque celle-ci est définie comme expression politique de la conscience des masses.

Tous les étages de l'historiographie et de la critique sociale actuelles s'élèvent sur cette dalle d'amnésie. Car tout est fait pour rendre intelligible cette idée simple qui en ébranlerait les fondements : qu'une seule pensée occupe aujourd'hui encore une fonction révolutionnaire essentielle, bien au-delà de l'analyse du totalitarisme, celle qui montre comment s'est opérée la destruction du mouvement d'émancipation porté par les luttes ouvrières, qu'elle en est sur notre présent la conséquence logique, et pourquoi les intellectuels auxquels aucun « isme » n'a été étranger se sont révélés les auxiliaires d'un Thermidor permanent, d'où leur éternel retour.

Avec le temps, il nous faut bien admettre que la critique politique d'une classe moyenne nouvelle et son accession au rang de force de gouvernement à travers la prise du pouvoir par le PS et ses alliés impliquaient le surgissement irrésistible d'une intelligentsia à gauche de la gauche qui agglomèrerait tout l'arc des anciens « ismes ». Désormais délivrés de leur marque idéologique, althussériens, « communistes », castristes et maoïstes, trotskistes, et tous les électrons « gauchistes » libérés par la décomposition des mouvements totalitaires et par l'appel d'air provoqué par « la crise », tous étaient rendus à la vie des médias et priés d'apporter aux générations nouvelles leur expérience. Ils avaient réussi, au cours de leurs pérégrinations, à absorber les éléments de

culture de l'ancien mouvement ouvrier, nourri de la pensée originelle de Marx et du communisme, pour les neutraliser et les transmettre à leurs légataires.

En un mot, souligne Marx : « oppresseurs et opprimés se sont trouvés en constante opposition ; ils ont mené une lutte sans répit, tantôt cachée, tantôt ouverte, une guerre qui chaque fois finissait par une transformation révolutionnaire de la société, soit par la ruine commune des classes en lutte ⁷ ». Encore faut-il définir avec précision qui sont les opprimés et qui les oppresseurs et quel rapport de dépendance s'établit entre eux ! Car la bourgeoisie naissante, classe opprimée par la noblesse féodale, a su faire de ses « oppresseurs » ses obligés, et après avoir copié leur mode de vie en devenir le modèle.

La classe ouvrière, classe opprimée sur laquelle reposait tout l'édifice de la société qu'il fallait ébranler, n'a pas réussi à opérer cette transformation révolutionnaire. Il n'en est pas résulté pour autant la ruine des classes en luttés, comme il est dit dans le *Manifeste*. La perspective reste celle de la chute dans la barbarie que présentait Rosa Luxemburg, qui reprenait une image de Engels ⁸. Mais comment est-on arrivé à cette chute et comment est-elle présentée ? Un tel processus ne peut s'accomplir que s'il s'accompagne d'un travail idéologique destiné à le faire accepter comme inscrit dans une évolution nécessaire, voire positive pour ceux qui en subissent les effets destructeurs. Et justement, le socialisme des intellectuels est destiné à recouvrir du vernis de nouvelles valeurs critiques ce bouleversement permanent. Ainsi, toutes les idées révolutionnaires et utopistes, qui étaient destinées non à promouvoir mais à critiquer la raison d'être de tels changements, deviennent vecteurs de la modernité culturelle contre laquelle elles mettaient en garde.

Quand le *Manifeste communiste* faisait apparaître le spectre redouté, il montrait en même temps comment la bourgeoisie avait « dépouillé de leur sainte auréole toutes les activités jusqu'alors vénérables et considérées avec un pieux respect ». Nul ne pouvait alors voir qu'au-delà de la volatilisation de toutes les valeurs s'opère une autre transformation, à défaut de quoi l'œil ne saurait supporter cette désacralisation permanente : tout est bon de ce qui représente un acte de renouvellement en soi ; et la mise au rencart des vieilleries est perçue comme œuvre

7. Karl MARX, *Philosophie, Manifeste communiste, op. cit.*, p. 400.

8. Rosa LUXEMBURG, *La Brochure de Junius, la Guerre et l'Internationale, Œuvres complètes*, t. IV, Marseille, Agone & Smolny, 2014, p. 85-86.

révolutionnaire. Le même se vit comme nouveau dès lors qu'il réapparaît sous une forme modifiée pour répondre à l'appel toujours répété d'une refonte destinée à refaire du vieux avec du neuf.

Une critique qui ne touche pas l'aliénation à sa racine reproduit sous une autre forme ce qu'elle pensait éradiquer. La subversion prend la place de la révolution et il lui revient d'imposer, au nom du bouleversement de tous les rapports d'échanges, les procédés et procédures destinés à rendre l'exploitation mieux adaptée à son objet. Disons la chose autrement ! Tout ce qui était jadis la cible des critiques, et apparaissait dans l'imaginaire utopique comme expression de la monstruosité de l'exploitation, est désormais présenté sinon comme facteur de rajeunissement et de progrès, à tout le moins comme forces d'une dynamique de l'innovation pleine de promesses et qu'il faut apprendre à dompter. L'esprit qui s'aliène lui-même, l'esprit aliéné du monde se pensant à l'intérieur de sa propre aliénation, a engendré cette contrefaçon : l'émancipation pensée comme fruit du travail aliéné, d'une culture aux ordres d'un pouvoir totalisant, d'une exploitation sans merci d'un prolétariat désormais sans racines solidaires.

Chevaucher l'exploitation et l'aliénation sur le pur-sang de la modernité, voilà le défi que la nouvelle idéologie s'est lancée, et elle répond aux exigences de bouleversement du capitalisme lui-même.

Le point aveugle de l'intelligentsia révolutionnaire consiste à croire que la classe dirigeante a pour objectif de préserver le passé et que le centre névralgique du pouvoir est l'opposition à ceux qui veulent changer le système. Vous voulez le changement, donc vous êtes les ennemis du capitalisme et traités comme tels. Cette image a servi à enfermer la critique radicale dans un cercle vicieux. Si rien ne résiste au capitalisme, c'est que ceux qui sont censés y résister apportent en réalité la clef pour lui ouvrir les nouvelles portes. De haut en bas de la pyramide sociale, par les partis et par les syndicats, le pouvoir sait interroger la classe éprise de mouvement pour en apprendre à quel moment il lui faut se débarrasser des branches mortes et quels moyens employer pour un tel émondage. D'où le caractère ambivalent des figures et des symboles qui s'imposent dans l'imaginaire social comme modèles implicites de la modernité conquérante.

Il n'est pas de valeurs culturelles qui, dans la démocratie, ne fondent leur légitimité sur la référence à la liberté de création et ne revendiquent la qualité de révolutionnaire. Il en est de même des découvertes destinées à emprisonner dans leurs rets l'esprit de sociabilité et d'invention. Ce qui nous fait entrevoir que les formes les plus extrêmes de la barbarie

ne contreviennent pas à ces impératifs, et que toutes restent marquées des signes du progrès. « Cette aliénation se manifeste encore en ce que le raffinement des besoins et leurs moyens de satisfaction, d'un côté, provoque de l'autre côté la sauvagerie bestiale, une simplicité totale, grossière et abstraite du besoin ; ou plutôt elle se reproduit elle-même sous son aspect contraire⁹. » Une telle reproduction est aujourd'hui le mode de création de la culture nouvelle formule, mais elle ne pourrait avoir lieu si elle ne mobilisait pas ceux qui ont constitué le cœur de la pensée subversive contemporaine. Il n'est pas jusqu'à la critique des formes périmées du capitalisme d'État qui n'ait apporté son tribut à cette remise à neuf sur une base inchangée.

Les nouvelles technologies de l'aliénation étaient seules à même de donner à la production culturelle la vigueur nécessaire pour stimuler cet élan. Ceux qui œuvraient au cœur de ce monde en gestation n'étaient-ils pas les créateurs ou les dépositaires de la mentalité, des mœurs et des connaissances adaptés à la demande nouvelle ? Voilà pourquoi les navigateurs de la Toile sont en priorité ceux qui ont su prendre le vent des théories... révolutionnaires ; pourquoi nombre de libertaires, rétifs aux rigidités et règles prescriptives de la morale bourgeoise, ont été en premier lieu portés par ce souffle, avec les théories qui annonçaient la mise sens dessus dessous des valeurs du vieux monde.

La subversion trouve ses références et justifications dans la littérature et l'art nés de la modernité, et dans le catalogue des ouvrages centrés sur la pensée d'avant-garde, d'où la célébration des « ismes » et des auteurs relégués jusqu'ici dans l'enfer des bibliothèques. Ce qui implique aussi la mise en valeur de ce qu'ils ont légué à la postérité et qui constitue un héritage lucratif pour les marginaux que le mouvement de l'histoire a fait remonter de ses profondeurs. Ne fut-ce que pour parvenir à ses fins, toute nouvelle classe dominante doit prêter à ses intérêts la forme de l'universalité, mais il lui faut pour se faire s'en remettre à la classe intellectuelle du soin de la représenter, et de l'avertir des changements nécessaires. La petite-bourgeoisie intellectuelle marginalisée et déclassée par les politiques dites de rigueur n'en reste pas moins incontournable : elle est toujours appelée à la rescousse quand s'imposent les ajustements d'un cycle d'accumulation qu'entrave dangereusement la persistance des vieilleries de l'État providence.

Jusqu'à présent, la subversion de la morale dite bourgeoise s'est réalisée sous le signe politique de revendications adressées au pouvoir afin

9. Karl MARX, *Pages choisies. Sociologie critique* (1970), Paris, Payot, 2008, p. 212-214.

de rendre l'air plus respirable. Toutes les aspirations à l'émancipation humaine, et celle des femmes en particulier dont a pu se réclamer un certain féminisme, n'apparaissent plus comme indissociables de la solidarité internationale des exploités, mais comme des appels au système afin qu'il ne s'acharne pas à combattre les réformes qui peuvent lui être bénéfiques. De même en est-il de toutes les formes de luttes et d'organisations pour sauver la planète. Elles sont le blanc seing que le capital appose sur les mesures prises pour ralentir tout au plus, et rendre moins insupportable, une destruction sans recours dont les effets s'impriment dans le développement de tous les pays.

Tout ce qui était dit et se chargeait d'un sens critique quand la classe de référence était révolutionnaire se trouve redit avec une conséquence inversée maintenant que cette classe a perdu, fût-ce momentanément, sa fonction centrale. Tout est à revoir pour interpréter les signes nouveaux que prend « l'auto-aliénation humaine » qui se manifeste par un consentement obligé au mal qu'il fallait hier dénoncer et combattre... « L'absence de mesure et la démesure deviennent sa véritable norme », dit Marx à propos des effets de l'argent sur l'existence, et comme « l'argent est la perversion et la confusion de toutes les qualités humaines et naturelles, l'harmonisation des incompatibilités, l'homme de la révolution comme celui de la contre-révolution n'échappent pas à sa force divine ». On peut gloser à l'infini sur cette étrange société du faux-parler. Tant que l'on ne sait pas qui parle et pour qui, inutile d'espérer éclairer le cheminement de chacun dans cette chambre à échos où tous les cris de désespoir ou d'espérance, toutes les paroles de refus ou d'affinité électives nous reviennent déformés.



FIG. 1 – Page de couverture de la première édition du *Manifeste du parti communiste*, paru à Londres en février 1848, en langue allemande.

Le passé sans mémoire

Que certains disent d'une chose ce qu'ils croient qu'elle doit être révèle le plus souvent ce qu'elle ne peut pas être en dépit de ce qu'ils croient et de ce qu'ils en disent ! À qui est-il revenu de définir ce qui devait être appelé révolution et contre-révolution ? PS et PC sont restés vainqueurs, et ils ont imprimé leurs marques de fabrique sur les appellations conformes à la place qu'ils occupaient dans l'histoire. Quant aux critiques du stalinisme, ils n'ont jamais été qu'une minorité, et leurs théories ne sont jamais sorties de l'orbite de ceux dont ils disputaient les pouvoirs.

Et « les masses », le peuple, le prolétariat, les acteurs de ces bouleversements dont chacun est censé avoir joué le premier rôle ? On entend un instant leur voix, puis d'autres la recouvrent en se faisant passer pour elle, et se posent en interprètes patentés de ce qu'elle voulait dire.

À quoi assistons-nous, sinon à la liquidation raisonnée et systématique de la pensée d'émancipation, celle qui est née avec l'utopie au XIX^e siècle et qui s'est fait entendre dans les luttes ouvrières et les réalisations du siècle suivant. Avec le bouleversement permanent du capitalisme, une couche intellectuelle, sensible à toutes les transformations de la vie culturelle, se constitue qui devance ce mouvement au nom des principes révolutionnaires, et distille ses idées de manière à faire ainsi entendre sa propre voix et ses propres intérêts.

Ainsi, Thermidor s'est recomposé en fonction d'une conception nouvelle du lignage révolutionnaire et de l'héritage des idées. Il relève du double jeu de la classe dominante, d'une part, la liquidation du passé qui s'oppose au nouvel état des choses, d'autre part, la lutte contre les revendications qui vont au-delà des objectifs de la bourgeoisie. Ce n'est qu'après 1871, quand, neuf et vieux écartés, la III^e République s'installe sur les ruines de la Commune et du Second Empire que le pouvoir coïncide avec les exigences du développement économique et de la mise au travail de la classe ouvrière. Mais le véritable Thermidor moderne devra attendre la Seconde Guerre mondiale, quand c'en est fini à coup sûr de la persistance de l'ancien régime, fondée sur une

accumulation circonscrite, voire étranglée, par la lutte entre les nations. Cette fois, le capital n'a plus à s'excuser du mode d'exploitation mis en place ni à disputer son espace aux héritiers du vieil ordre social. La petite-bourgeoisie intellectuelle prend elle aussi ses marques et ses remontrances servent de ligne névralgique.

Elle se dresse contre les structures obsolètes de la croissance et de la consommation, appelle la bourgeoisie à moderniser pour éviter les dangereux points de rupture, mais reste attentive aux revendications de la classe ouvrière qu'elle peut même appeler à la révolte — sans dépasser les limites prescrites par les partis et les syndicats, entre productivité et progrès. Le PC intervient au moment où la frontière risque d'être franchie, et le mouvement ouvrier sera immobilisé dans l'attente d'une révolution destinée en fait à le mettre à merci. L'intelligentsia théorise cette double fonction, elle souligne les exigences de réformes et elle en donne elle-même l'expression radicalisée. Alors que les Partis inféodés au capitalisme d'État contrôlent le mouvement ouvrier de l'intérieur, des formes de luttes et de pensée surgissent, irréductibles au stalinisme et à ses succédanés, mais sans rapport non plus avec ce que les théories de l'avant-garde présentent, en complet décalage avec les possibilités offertes par la situation historique.

L'effondrement de l'URSS s'est produit en dehors de toute perspective révolutionnaire. Ainsi a eu lieu le passage d'une idéologie périmée à une autre. Avec cette métamorphose, on peut dire que notre époque est celle du paradoxe le plus destructeur que l'histoire ait connu. La Pologne se détache symboliquement au centre de cette mutation, comme pays dont le martyre annonce au monde la mort de l'Empire du mal et la fin de l'ère révolutionnaire, le mouvement ouvrier s'étant de nouveau converti aux valeurs du Bien.

Les luttes qui ont accompagné ce grand basculement apparaissent comme des étapes sur la voie de l'accumulation et si elles ont repris vie et couleur, c'est par la perspective qu'a introduit l'intelligentsia dans les esprits. Elle avait mené son analyse du « totalitarisme » dans des termes radicaux, qui associaient la fin de l'URSS à l'émergence d'un mouvement révolutionnaire. Or, l'URSS n'a pas été abattue par la révolution qu'ils voyaient venir, au contraire. Le capital sans phrase a pris la relève et s'est chargé de gérer l'héritage. Et après un temps de flottement, cette opposition aux concepts flexibles a récupéré tous ces éléments critiques pour les réadapter aux nouvelles exigences du monde contemporain, qui déplaçaient le curseur révolutionnaire vers les luttes de la modernité « sociétale ». On voit ainsi se dessiner les contours de la nouvelle avant-

garde. Sa plasticité lui a permis de traverser cette épreuve, d'enfermer les conflits sociaux dans le corset identitaire, et de cristalliser autour des problèmes « écologiques » planétaires son combat qui se substitue à la lutte des classes. Elle aussi a donc eu raison d'avoir tort...

Quand l'intelligentsia dicte au capitalisme les conditions de sa propre critique, la critique du capitalisme engendre des monstres. Internet intègre toutes les critiques et tous les critiques d'une idéologie qui trouve ainsi dans la mondialisation l'espace nécessaire pour que prospèrent sous cette égide les nouveaux modes d'échanges et de commerce. Le fait que les intellectuels critiques aient entre les mains tous les instruments destinés à fabriquer cette critique fait d'eux les purs produits de cette réification. Internet mon amour !

Se déploie devant nos yeux les jeux d'un cirque où les véritables protagonistes donnent le ton de la nouvelle époque. Expositions et colloques, archives et récits des temps héroïques font apparaître, devant les gradins occupés par les spectateurs, les grandes figures du siècle, qui se retrouvent toutes unies, en dépit de ce que leurs œuvres nous disent du monde : Breton et Aragon, Éluard et Artaud, Marx et Lénine, Jaurès et Rosa Luxemburg. Qui montrera ce qui les sépare aujourd'hui plus que jamais et ce qui les rend irréconciliables ? Tout l'avenir tient dans la réponse qui sera apportée !

L'histoire, qui en douterait, est écrite du point de vue des vainqueurs. À ceci près que les vainqueurs ne sont pas les mêmes selon que le temps passe et redéfinit le rapport entre les classes et les intellectuels qui sont chargés de servir de scribes. La défaite d'hier de telle couche sociale se transforme en victoire quand l'évolution a modifié le rapport de forces et amené un autre équilibre que celui hier dominant. Cette narration est un palimpseste ; elle garde les strates de ces luttes et, inscrites à l'intérieur de ce sédiment, les différentes interprétations modifiées et remaniées selon les moments de cette lutte. Le récit d'une défaite d'hier comporte les éléments qui serviront à présenter comme inévitable la victoire, aujourd'hui, de ceux mêmes qui, la veille encore, étaient considérés comme les vaincus, sinon comme les révoltés. Ainsi en a-t-il été de la bourgeoisie qui doit attendre pour s'installer à demeure d'avoir démonétisé les titres de la noblesse et montré avec orgueil que, si désormais « l'argent était une aristocratie » (Nerval), les marques de déférence lui revenaient.

Mais qu'en est-il de ceux qui se morfondent à la lisière des institutions avant que le capital ne leur ouvre les portes de la réussite ? Leurs combats a le caractère des privilèges qu'il leur faut conquérir. Tous ont laissé

l'empreinte de leurs luttes et de leurs déboires, avant que les lettres de leur triomphe ne se gravent sur les mœurs et la culture du siècle. La petite-bourgeoisie entre dans l'histoire en 1830, mais elle reste alors en retrait, puis elle grossit, se distingue et l'intelligentsia s'en détache pour devenir la voix de cette nouvelle classe dépendante, dite moyenne, et substituer à la critique radicale des rapports de production capitalistes la mise en cause du caractère rétrograde des modes de vie liés à un stade dépassé de cette accumulation.

À nous deux Internet ! C'est le cri de guerre de ce milieu social, Rastignac d'un côté, Julien Sorel, de l'autre. Au terme de cette synthèse, nous voilà arrivés au stade suprême du nouveau conformisme, le conformisme qui fait de la contestation le cœur de sa réflexion, un élément indispensable à la bourgeoisie pour détourner de la solution du conflit « l'opposition du travail et du capital dans leur rapport interne actif ». Détourner les conflits vers des objectifs détachés, c'est la fonction politique de la nouvelle petite-bourgeoisie, qui s'applique à nommer ces objectifs pour leur faire tenir leur rôle. Et nommer la cible, c'est déjà indiquer le chemin à prendre pour l'atteindre.

La Libération avait accéléré la relève des anciennes élites discréditées sur le plan politique, mais il en fallait plus pour répondre au bouleversement que le nouveau cycle d'accumulation allait provoquer dans les mœurs et les idées. Le moment de la mutation viendra quand, de gré ou de force, se déchirera le corset orthopédique du marxisme-léninisme, qui s'accommodait si bien de l'Ordre moral que le gaullisme avait hérité de la France de l'avant-guerre. Dernière étape de cette lutte pour en finir avec ce qu'Arno Mayer appelle « La persistance de l'Ancien Régime », Mai 68 sera ce Janus bifrons, à l'image de la double face de la nouvelle classe intellectuelle, et cette double conscience définit l'orientation idéologique de ses luttes : faire reconnaître ses intérêts, dans le domaine culturel notamment, et se débarrasser des idiots inutiles.

Slogans, mots d'ordre et revendications — la jeunesse des classes moyennes en révolte n'a rien eu à abandonner pour faire de la transformation des modes de vie et de consommation les points d'appui de son intégration. L'intelligentsia radicalisée reproduit en grand ce qui fut l'apanage des avant-gardes, et les grandes lignes de leur recherche, et c'est en ce sens qu'elle y met fin et que s'ouvre avec elle une nouvelle ère dans le monde de la culture. Critère de mesure absolu : les représentants de cette classe en révolte ont pris leur place dans les institutions culturelles, voire politiques, non par le reniement des revendications et des principes qu'ils avaient mis en avant, mais à l'inverse, en imposant

ce qu'ils avaient défendu bec et ongles dans la société. Tout le reste est littérature ! Ou bien représentation de cet art de la contestation intégrée, dont le centre Pompidou, dédié à qui de droit, offre le symbole.

Toutes les idées qui triomphent courent à leur perte ! Mais de quoi est faite cette perte ? Breton n'était pas aveugle sur le destin qui guettait le surréalisme et il pouvait déjà deviner la réponse, mais le chemin sur lequel il était engagé ne lui permettait plus de faire marche arrière. Il garde néanmoins inscrit dans ses déclarations et ses incertitudes une échappée poétique et utopique, ce qui rejoint invariablement la Révolution surréaliste, où le surréalisme est encore en suspens. Breton, nous l'avons maintes fois souligné, est écartelé entre deux tendances, et sa force réside dans cette hésitation ; il résiste à ce qui l'entraîne vers la reconnaissance, avec tous ses faux-semblants, et il n'est pas dupe quand il voit s'ouvrir devant le groupe le chemin de la réussite. Il est vrai que le surréalisme naît dans cette contradiction et de cette contradiction, et qu'il reçoit de la période dans laquelle il se développe cette double conscience.

En règle générale, ce sont les héritiers directs qui garantissent le triomphe d'une idéologie, et ils s'efforcent de s'éloigner le moins possible des idées d'origine. Il revient aux successeurs de surveiller les interprétations canoniques des Œuvres, mais de prendre garde en même temps que rien n'enraye le mécanisme de la reconnaissance. Et ils rendront ainsi impossible de démêler ce qui relève du triomphe ou de la perte. Si l'on mesure le surréalisme à ce qu'il est devenu, il n'y a rien qui le distingue de ce qu'il voulait ne pas être. Si bien que le nom se substitue à la chose et rend inintelligible la naissance du mouvement.

Une fois le triomphe assuré, un renversement complet des signes et des fonctions est nécessaire pour apparier l'idée à des esprits d'une tout autre mesure que ceux dont elle est issue. Tout ce qui en elle ne s'accorde pas avec la finalité subversive qui a fait son succès se voit abandonné en chemin. Ainsi en est-il de l'irréparable césure, le passage de la révolution surréaliste à ce qui a défini le surréalisme au service de la révolution. Ce sont donc les idées remodelées à convenance que les historiens d'art surréaliste ont pour tâche de légitimer ; et comme ils puisent dans un certain passé leur seul référent, c'est à garder intact ce passé qu'ils se vouent, à occulter ce qui pourrait ne pas répondre aux questions comme ils l'entendent. Le passé n'a pour eux de sens que s'il est éclairé des lumières de l'art contemporain, et chacune de leurs explications obscurcit le problème de ce rapport à l'histoire.

Sans classe révolutionnaire, pas d'idées révolutionnaires ? Mais qu'en est-il quand une classe sociale nouvelle, pour répondre à ce que le capital réclame de sa... révolution, construit son idéologie et son mode d'action par emprunt à l'histoire révolutionnaire et ajuste ses valeurs en faisant appel aux critères de la subversion ainsi qu'à certains éléments d'une critique tombée en désuétude, mais qu'elle revivifie. Ici encore, la dialectique de l'échec et du triomphe nous ramène à l'inversion de sens : ce qui était stigmatisé comme « radical », retour aux racines de la critique, relevait de l'appel à une modernisation structurelle du capitalisme, d'une « culture » désormais partie prenante de la dynamique marchande.

La tradition de refus de toutes les générations mortes ne reprend vie que si la passion éthique de justice d'une classe sociale en révolte réveille cette mémoire ; à défaut de quoi tous les « istes » d'hier qu'on croyait morts sont partout invités à prendre la parole pour dire le vieux avec les mots du présent. Et le flot paraît intarissable. Le plagiat est aujourd'hui nécessaire, mais nécessaire à qui ? Les intellectuels étaient restés aveugles et sourds à ce qu'ils voyaient et entendaient autour d'eux ; aveugles et sourds aux mises en garde de Marx, de Rosa Luxemburg et de bien d'autres sur la dynamique du capital et ses métamorphoses. Conformément à leur mode d'appropriation du passé, force leur est donc d'aller ailleurs emprunter les éléments d'une analyse des régimes totalitaires. Et les voilà qui brandissent leurs trophées pour s'en faire un palladium et qu'ils retraversent ensuite *Océania* en criant victoire ¹.

Pierre Naville, en son temps, a tout dit de cette caste en formation, sauf que « l'intellectuel communiste » préfère aujourd'hui se réclamer de la mouvance libertaire, anarchiste, surréaliste, situationniste. Un « iste » supplémentaire n'est jamais inutile dans la crise d'identité que traverse ce milieu quelque peu déboussolé par la perte de ses repères à l'Est ! Ce rééquilibrage des forces politiques a permis à l'intelligentsia de présenter ses revendications pour des revendications révolutionnaires, mais qu'elle le fasse au lieu et place d'une classe ouvrière qui, depuis longtemps, n'a plus voix au chapitre, voilà la grande mystification du siècle qui n'a jusqu'ici fait l'objet d'aucune analyse.

La critique des idées triomphantes se rapporte à une même interrogation : comprendre en quoi et pourquoi elles étaient vouées à triompher. Surréalisme, situationnistes, Mai 68 — comment expliquer, au-delà des banalités sur la récupération, cette vertigineuse ascension ?

1. Sur le plagianisme, voir *Poétique*, n° 173, 13 juin 2013.

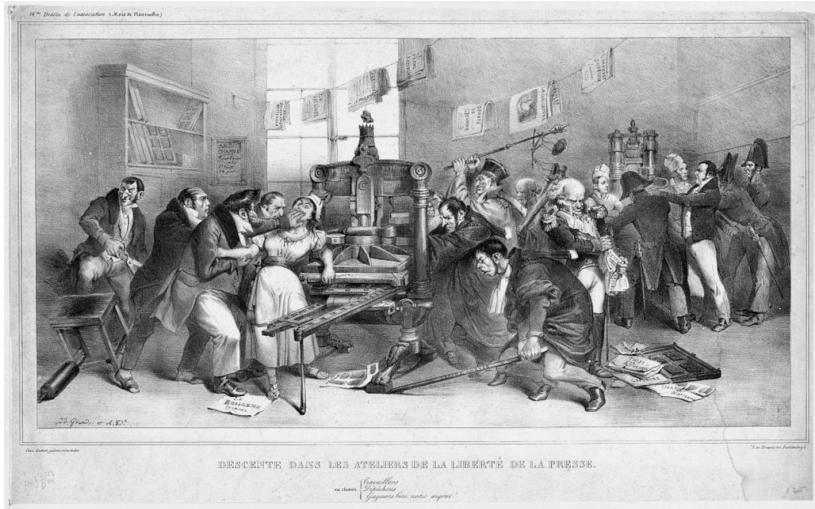


FIG. 2 – « Descente dans les ateliers de la liberté de la Presse »
Lithographie de Jean-Jacques Grandville (1803-1847), vers 1832.

La nouvelle petite-bourgeoisie moderne est elle-même le produit d'un long processus de développement, qu'elle s'est forgée dans toute une série de recherches et de mutations survenues dans le mode de production et d'échanges ; et c'est finalement une « révolution » qui lui a permis de prendre la place dominante à laquelle elle aspirait et qui correspondait à sa fonction. Ernst Bloch brossait déjà un tableau assez réaliste de la « nouvelle classe moyenne » qui, à travers une « apparence récusée » de son propre rôle, « n'en joue que plus » et « cherche dans le succédané une vie qu'elle aimerait et qu'elle ne peut mener ». Nous sommes devant « une création américaine, conforme depuis longtemps au niveau inférieur de la classe moyenne de là-bas, qui inaugure aussi l'ère de l'amusement sincère, poussé jusqu'au bout », alors que « ce qui circule encore de culture » prend « forme de marchandise toute prête ». Elle « s'empare de sujets qui deviennent de cette façon des colifichets cultivés ² ».

La « nouvelle classe moyenne » est la classe du plagiat, car entre la bourgeoisie et le prolétariat elle doit tantôt choisir l'une, tantôt choisir l'autre, et toujours regretter son choix. Mai 68 aura été cet accomplissement qui l'a fait passer de classe en formation à celle de classe de

2. Ernst Bloch, *Héritage de ce temps* (1962), trad. Jean Lacoste, Paris, Klincksieck, 2017, p. 27-28.

nouvelle domination, dans la mesure où ce qu'elle devait représenter était arrivé à maturité et réclamait cette représentation. Chaque étape de l'évolution s'accompagnait d'un progrès politique correspondant, mais il lui fallut au final briser le cadre de la technocratie gaulliste et de la bureaucratie stalinienne pour que sa propre fonction trouve à s'exercer pleinement. Ainsi en avait-il été de la bourgeoisie qui ne prendra sa place qu'en 1830, après maints déboires et rétorsions, les hauts et les bas servant néanmoins à créer une moyenne nécessaire à l'équilibre des pouvoirs.

Quand Marx dit de la domination de la bourgeoisie qu'elle « a dis-
sout la dignité de la personne... », il est bien évident que ce réalisme destructeur ne peut se manifester dans la société sans contrepartie, et que l'idéologie est justement là pour présenter cette forme de réalisme sous sa forme aliénée. Et tout le processus décrit se rapporte directement à l'armée de réserve intellectuelle qui est mise à contribution en premier lieu afin que les hommes soient forcés de considérer que la place qu'ils tiennent désormais dans la vie, et leurs rapports mutuels, sont infiniment supérieurs à ce qu'il en était dans le passé.

C'est donc par déplacement et substitution que se recomposent les valeurs que la bourgeoisie change dès qu'elles deviennent inutilisables. Il lui faut les remplacer par une opposition constructive adaptée aux nouvelles conditions de vie et de travail, intellectuel et matériel, bases de la reproduction du capital. Les luttes qui autrefois s'inscrivaient dans le courant d'une utopie ouvrière, et comme élément d'une transformation radicale des rapports sociaux, doivent désormais répondre au mode de relations du monde Internet, dont les caractéristiques correspondent exactement à celles de l'argent telles que Marx, inspiré de Shakespeare, les décrit : « [...] l'extension des produits et des besoins fait que le sujet devient l'esclave inventif et toujours calculateur d'appétits inhumains, raffinés, imaginaires et contraire à la nature. La propriété privée ne sait pas faire du besoin élémentaire un besoin humain ; son idéalisme, c'est la fiction, l'arbitraire, le caprice ». Tant et si bien que « tous les progrès et toutes les inconséquences ont ainsi fini par devenir, à l'intérieur d'un faux système, la suprême régression et la suprême conséquence de l'infamie ».

Ce besoin de changement nécessaire à sa propre dynamique réclame une idéologie « révolutionnaire » qui anticipe sur ces transformations dont la classe bourgeoise, arrivée à un stade de son développement, se refuse parfois d'admettre l'urgence, alors qu'elles sont pourtant nécessaires à sa propre survie. La bourgeoisie ne peut exister sans

révolutionner l'ensemble des conditions sociales et culturelles — mais ce n'est pas elle qui risquera de mettre en danger ses acquis, aussi attend-elle d'une classe de substitution qu'elle assume ce changement, quitte à lui réserver une part moyenne des nouveaux espaces qui s'ouvriront devant elle. Qui donc produit l'idéologie révolutionnaire de cette classe en révolution permanente, mais qui hait la révolution comme le péché ? La classe des intellectuels qui ont intégré la nécessité de ce changement dans leur propre mode de vie et de pensée et aspirent à voir le monde culturel répondre à cette exigence. Toutes ses revendications sont en résonance par rapport aux intérêts de la couche de la bourgeoisie qui aspire à ce changement, mais elles portent la marque « sociétale » : prendre de front les couches conservatrices, mais sans pour autant que cette réalisation remette en cause les fondements du système. D'où l'importance des avant-gardes et de leurs succédanés, réservoirs de la pensée subversive où puise le pouvoir, et leur incomparable rayonnement.

Tout portera désormais sur la révolution dite sociétale, le « changer la vie », qui est en même temps un « transformer le monde », mais le monde de la bourgeoisie afin de le rendre conforme aux nécessités du mode de production et d'échanges. Quant à l'autre face de la révolution, celle qui garderait la puissance créatrice de toutes les activités passées en les rapportant à une autre dimension de « l'appropriation réelle de l'essence humaine », et des relations sociales, elle est repoussée comme pure utopie — irréalisable, voire réactionnaire. Seules sont retenues les revendications que la petite-bourgeoisie traduit de sorte qu'elles n'impliquent qu'un bouleversement qui ne remettra pas en cause les fondements du capitalisme. Ainsi en sera-t-il chaque fois que l'intelligentsia révoltée annoncera au monde que l'heure de la révolution a sonné : elle prendra la voix de la classe ouvrière, alors que celle-ci n'attendait du mouvement qu'une amélioration de ses conditions de vie et restera dans l'orbite réformiste du PS ou du PC.

Ce « substitutisme » de classe se projette sur tout le vocabulaire et transforme le sens des mots. Ce qui signifie telle chose pour la classe ouvrière signifiera tout autre chose pour une classe moyenne qui néanmoins doit emprunter sa légitimité à l'histoire du prolétariat. D'où le recours à la pensée émancipatrice des théoriciens les plus radicaux du mouvement ouvrier, mais enrichi de l'élément indispensable : le déterminisme destiné à prouver que les conditions sont mûres pour la révolution, donc que la révolution a trouvé la théorie, et le théoricien, et que les éléments de son discours répondent aux attentes.

Toutes les révolutions ouvrières ont abouti à des échecs, et elles remettaient en cause à chaque fois les analyses marxistes ou anarchistes qui avaient porté la promesse d'un tel renversement. Juin 1848, la Commune, Octobre 17 — la victoire de la classe dominante est à la mesure de la révolution, et s'accompagne d'une recomposition des formes de luttes de la classe exploitée. Et chaque défaite est le déclencheur d'une prise de conscience qui revient sur les raisons de la victoire et sur tout le passé pour discuter les prémisses qui ont ainsi révélé leurs insuffisances. 1789-1793 est la *tabula rasa* de l'Ancien Régime, 1830 et 1848, l'ouverture du grand magasin où Monsieur Homais vend ses médicaments. 1870-1871, dans le vide créé par la guerre et la chute du Second Empire le pouvoir doit céder la place à la Commune, et ces déclencheurs donnent naissance à la conscience de classe du monde ouvrier, avec affrontement entre le communisme et le capital. 1936 marque un nouvel équilibre capital-travail, qui sera reconduit après-guerre. Mai 68 est le déclencheur de la conscience de classe d'une petite-bourgeoisie qui sonne le glas de la morale bourgeoise d'avant-guerre; mais elle avance masquée comme pour annoncer le lever de rideau de la révolution ouvrière, alors que l'on en voit poindre le déclin. Mai 68, la Très Grande Révolution aux yeux de l'intarissable intelligentsia, consacre le triomphe de la théorie de ceux qui se retrouvent à la tête de la lutte revendicatrice, mais aucune réflexion n'en émerge au-delà, qui interrogerait la réalité de cette lutte et ses lendemains.

Jamais le langage détourné d'une pensée née des défaites ouvrières n'aura autant parlé de révolution; jamais les interrogations inquiètes de Simone Weil n'auront été aussi vivantes que dans cette période, comme si au fur et à mesure que s'éloignait la réalité de la révolution la fiction prenait sa place et étendait son emprise sur les esprits. En fait, une révolution avait bien lieu dans le corps de la société même, mais sans changer les rapports sociaux de domination et de servitude, désormais refondus dans le moule d'une modernité en voie d'expansion permanente.

C'est dans cette sphère de l'innovation conquérante, en effet, que la nouvelle classe moyenne, en creusant le passé pour en exhumer tous les éléments subversifs susceptibles de légitimer une promotion de la modernité, a aidé le capitalisme à se libérer du corset de l'Ordre moral dont les rigidités entravaient le renouvellement des cycles de production et d'échanges. Et cette libération s'est accompagnée de l'effacement des illusions qu'entretenait l'existence des promesses inaccomplies. Les défaites ont toujours été célébrées comme des promesses de victoire.

Dans une lettre à Arnold Ruge, Marx ramène le projet de revue dont ils discutent du contenu à un « examen introspectif (philosophie critique) de notre temps, sur ses luttes et ses aspirations. Ce ne peut être que l'œuvre de forces réunies. Il s'agit d'une confession, voilà tout. Pour se faire pardonner ses péchés, l'humanité n'a qu'à les reconnaître pour tels ³ ». L'utopie prend le passé pour mesurer l'avenir.

La réforme de la conscience consiste uniquement à rendre le monde conscient de lui-même, à le réveiller du sommeil où il rêve de lui-même, à lui expliquer ses propres actions. [...] Notre devise sera donc : réforme de la conscience, non par des dogmes, mais par l'analyse de conscience mystique, obscure à elle-même, qu'elle se manifeste dans la religion ou dans la politique. On verra alors que, depuis longtemps, le monde possède le rêve d'une chose dont il lui suffirait de prendre conscience pour la posséder réellement. On s'apercevra qu'il ne s'agit pas de tirer un grand trait suspensif entre le passé et l'avenir, mais d'accomplir les idées du passé. On verra enfin que l'humanité ne commence pas une œuvre nouvelle, mais qu'elle réalise son œuvre ancienne avec conscience ⁴.

Pour se réveiller du rêve encore faut-il rêver, et dans le rêve qui hante la vision sociale de Marx, et que d'autres socialistes avaient en tête, apparaîtrait une réalité porteuse encore en son temps de toute la puissance d'un paradigme émancipateur. Que serait alors le signe d'une maîtrise par l'homme de son destin humain, de « l'appropriation réelle de l'essence humaine par l'homme et pour l'homme ». Ce serait « le retour total de l'homme à soi en tant qu'homme social, c'est-à-dire humain, retour conscient, accompli dans toute la richesse du développement antérieur ». Rien donc du passé n'est destiné à disparaître, et cette utopie se charge même de toute la souffrance du monde perdu, puisque l'affirmation de la réalité humaine « c'est l'activité humaine et la souffrance humaine, car au sens humain, souffrir, c'est jouir de soi ». Notation qui ouvre à la littérature, et spécialement à la poésie, tout le champ d'une expression que l'on peut qualifier de révolutionnaire si l'on ne réduit pas cette exigence à la seule politique.

Ce « sens humain ouvert à toute la richesse de l'homme et de la nature », il ne s'épanouit pleinement que dans le travail, et comme « la division du travail est l'expression politico-économique du caractère social dans l'aliénation », c'est dans la critique de la division du travail que se trouve la solution du problème.

3. Karl MARX, *Philosophie*, « Lettre à Ruge (Kreuznach, septembre 1843) », Paris, Folio-Essais, 1994, p. 46.

4. *Ibid.*

La révolution bolchevique, qui était censée mettre en œuvre cette révolution destinée à transformer les rapports sociaux et à émanciper la classe ouvrière, a repris à son compte toutes les méthodes du capitalisme en les baptisant socialistes. Ainsi, le capitalisme d'État a-t-il en fin de parcours accompli sa mission historique : rattraper ce qui n'avait jamais cessé d'être son modèle, le capital le plus évolué, soit une forme achevée d'oppression.

Tolstoï, dont le livre sur *L'Esclavage moderne* interpelle notre temps, note dans son Journal, en août 1898 : « Même si ce que Marx a prédit arrivait, la seule chose qui arrivera, c'est que le despotisme continuera. Maintenant, les capitalistes font la loi, mais alors ce seront les chefs des travailleurs qui feront la loi. » Je ne connais pas ce Marx dont vous parlez, eût pu répondre Marx à Tolstoï, comme il avait objecté à la lettre de la révolutionnaire Vera Zassoulitch qui l'interrogeait sur les théories que lui attribuaient ses disciples russes : je ne connais pas les marxistes dont vous parlez.

Il ne s'agit donc pas de critiquer la révolution bolchevique pour ses mensonges ou ce qu'elle aurait dû faire. Il convient de montrer qu'elle a fait ce pour quoi elle était préparée et que la bureaucratie d'État qui a pris le nom de stalinisme en était la vérité. Le mensonge vient de ceux qui essaient de lui faire dire le contraire, de même que le pire d'une certaine manière ne vient pas des staliniens mais de ceux qui ont été ses critiques sans aller au bout de la logique d'une situation que rendait possible la défaite du mouvement ouvrier. Le néo-stalinisme réside dans la manière dont l'expérience stalinienne et ses retombées façonnent la mémoire actuelle de sorte qu'on peut croire que le bolchevisme et la social-démocratie représentent l'expérience révolutionnaire qui trouve avec eux son point d'aboutissement et d'échec, si bien qu'il n'y a plus rien au-delà.



Contre le sort réservé à Marx par le marxisme, contre le rapport de forces qui a placé le prolétariat sous la coupe des syndicats et partis ouvriers, la même subversion éthique reste le gage d'une rupture qui se vit toujours autrement dans l'instant des luttes. Karl Marx, Rosa Luxemburg, Maximilien Rubel, Paul Mattick — faire entrer ces voix en résonance, ce n'est pas seulement garder vivante une passion d'origine, celle d'une polysémie de la révolte, c'est montrer qu'une certaine idée de l'émancipation humaine, portée par la pensée marxienne, et qu'il fallait défendre contre tous les marxismes en des temps où tant de grands

esprits ne juraient que par l'« isme » de leur choix, ne s'accommodent plus de ce passé, quand bien même rien ne semblait devoir le mettre en question. Faut-il rappeler que dans tout écrit se lisait en filigrane la litanie de l'ex-surréaliste Aragon : *Mon parti m'a rendu mes yeux et ma mémoire*? Une mémoire dont les trous sont aujourd'hui aveuglants!

Partant, resurgit cette même réflexion qui a commandé mon adhésion au groupe surréaliste dans les années cinquante et qui innerve la revue *Front noir*, que j'animais dans les années soixante. Il n'est pas non plus d'autre sens à une collaboration assidue aux *Cahiers de discussion pour le socialisme de conseils*, et notamment à la rédaction du texte « Syndicats et partis ouvriers au service de l'exploitation capitaliste » de la brochure *Conseils ouvriers et Utopie socialiste*, texte qui marque ce lien de persévérance pour rendre la critique radicale du politique et l'interrogation sur le socialisme de conseils indissociables d'une idée de l'utopie surréaliste. Cette même exigence s'approfondit dans les *Études de marxologie* où je contribuais, dès 1970, aux côtés de Maximilien Rubel, à la défense de « Marx critique du marxisme », critique aussi de tous les autres « ismes » qui se réclamaient de son œuvre, et dont les fils s'entremêlent de sorte qu'ils forment encore le nœud gordien d'une idéologie de dimension désormais planétaire.

Et c'est pourquoi, ce qu'il me fallut consentir pour vivre sans abandonner cette lutte me paraît léger au regard de l'enjeu, que nul ne relevait alors qu'il cristallisait toutes les haines et que nous étions accusés par les néo-staliniens d'enfermer Marx dans les rets universitaires et bourgeois.

De même, il ne semble pas que soient exagérées les critiques adressées à un certain héritage artistique du surréalisme quand on les mesure à l'essentiel de ce qu'il advint de la succession. « Avoir acheté quelques tableaux, ne pas ensuite m'en être rendu esclave — on juge du crime — à en croire ces messieurs, voilà tout ce dont positivement je serais coupable... et d'avoir écrit ce manifeste. » Le problème, et Breton dans ce *Second Manifeste* devait le sentir, c'est que le commerce de l'art se définit au départ par la circulation marchande à l'échelle individuelle, et que le surréalisme artistique en est devenu partie intégrante, maître et esclave de ce qui s'offrait ainsi à lui. Tant et si bien que l'identité surréaliste ne se définit plus que par l'art. Et l'argent doit rompre seul le pain de l'art pour la terre!

Qui est surréaliste, qui ne l'est pas? Aux directeurs d'expositions et aux rédacteurs de catalogues, maîtres d'une aristocratie de riche ascendance, revient de valider les titres d'authenticité, qui valent dénégation de ce que le surréalisme voulut être. De leur choix dépend la qualité

marchande de l'œuvre d'art, indissociable de l'importance qu'on lui attribue, et la place du surréalisme se confond avec celle des tableaux sur les cimaises. Ainsi en est-il de cette « perpétuelle interrogation des morts », de ce « détressement spirituel » contre lequel la Révolution surréaliste avait mis en garde, et qui est devenu le jugement dernier de la modernité.

La critique du culte de la personnalité n'a jamais été étendue aux personnalités autres que politiques alors qu'il est une des clefs de la psychologie du monde de l'avant-garde, et le tombeau des idées.



Un retour en arrière me renvoie aux souvenirs flottants de la guerre, quand on vint la nuit arrêter notre famille — scène qui longtemps pèsera sur mon sommeil. Mais aussi, inversement puis-je dire, je me rappelle la Libération, les femmes tondues exhibées sur la place à côté du palais des Papes, à Avignon. S'il faut revenir à l'expérience personnelle vivante, je remonte aux grandes grèves des banques, où je trouvai la certitude d'un refus enraciné dans la lutte, l'idée de solidarité inscrite dans le quotidien ; à la grève des mécanographes, femmes victimes dans les bureaux d'un véritable travail à la chaîne ; aux manifestations contre la guerre d'Algérie, et quand il m'arriva, vêtu de l'uniforme, de distribuer des tracts ; à des heures étouffantes passées dans le commissariat de la place Jules Joffrin ; aux défilés contre l'arrivée au pouvoir de De Gaulle.

Sans égale est la fraternité que les actions collectives font naître, car elle offre la possibilité d'opposer son refus à une oppression palpable sur les lieux de travail avec des gens qui ressentent la même chose que vous, au même instant. Nous sommes loin de cette figure aliénée de la solidarité avec les opprimés qui consiste, pour des intellectuels, à partager un temps avec eux leurs conditions de travail en étant, bien entendu, sûrs de pouvoir s'en libérer quand bon semble et d'en tirer l'autorité nécessaire pour s'imposer à ceux qu'ils côtoyaient hier.

Ce qui se rapporte, en Mai 68, à la contestation portée par les mouvements étudiants et au passage improbable dans la cour où furent regroupés les manifestants arrêtés, aux questions d'un inspecteur et à l'ironie des réponses — tout cela ne me laisse que le sentiment de m'être perdu dans un milieu que je fuyais, comme dans les manifestations qui suivirent et que je suivis. Mais la véritable leçon s'est inscrite dans l'histoire : pour la première fois les dirigeants politiques durent composer avec un mouvement qu'ils n'avaient pas appris à écouter

alors qu'ils avaient tant à en apprendre ! Et le pourquoi reste matière à réflexion.

Alors que la grève générale refermait le monde ouvrier sur lui-même et que la CGT de Séguy en contrôlait les écarts, la révolte étudiante s'ouvrait sur le monde extérieur. Mais Mao et Hô Chi Minh y apparaissaient comme figures emblématiques du milieu révolutionnaire « déstalinisé », bien présentes dans la cour de la Sorbonne. Il y eut certes un mouvement en référence au socialisme des conseils porté par les groupes radicaux, comme la mouvance anarchiste et le mouvement situationniste, dont le texte étincelant, « De la misère en milieu étudiant », fut un des déclencheurs de l'incendie. Nombre d'entre eux allèrent faire entendre la voix révolutionnaire aux portes des usines, fermées sur les grévistes, inversion complète du mouvement d'émancipation qui attendait d'un soulèvement spontané surgi de l'intérieur du prolétariat le signal pour conquérir la majorité des travailleurs et balayer les bureaucraties ouvrières.

Or, l'émiettement du mouvement ouvrier et des moyens de lutte renvoie l'individu à cette prise de conscience longtemps mise en sommeil par la certitude d'un changement radical, ici et maintenant, alors que l'idée de finalité éthique interroge toujours la distance entre les conditions immédiates et celles de la lutte finale, la fin espérée et rêvée. Et cela ne va pas sans la mesure des obstacles qui se dressent devant elle — tout le contraire donc de ce que les représentants d'un marxisme codifié ont vu, dans le sillage d'Octobre : la révolution prétendument réalisée devient la fin elle-même, et justifie tous les moyens employés pour la défendre. Mais quelle est cette fin ?

Point d'autre horizon vers où tourner désormais ses regards que le doute qui restitue la part vivante de la critique, car il nous montre que l'échec est refus d'une réussite qui eût été la négation de l'objectif poursuivi, et que ce refus rétablit les lignes du jugement en déplaçant les frontières de la morale et de l'éthique. La morale vous commande ceci, l'éthique vous enjoint de ne point s'y prêter, et le doute s'exerce pour dissocier les deux termes et garder la distance. Il permet de voir à quel endroit les mots désignent deux réalités différentes et opposées. Et il sert à ajouter à une analyse « de classe » la touche d'humour qui dispense celui qui en accorde les éléments de rendre compte de sa propre parole comme d'une vérité révélée.

Dans cette perspective, l'histoire de l'avant-garde reste le reproducteur principal des codes culturels et moraux adaptés au nouvel équilibre politique. Ainsi en est-il du « sociétal », qui refoule le social et le

recouvre, afin que les conflits de classes s'effacent devant les revendications destinées à rajeunir le « vivre ensemble ». D'où le renversement de perspective entre le « changer la vie » et le « transformer le monde ». Et le grand livre de la culture privilégié désormais une lecture qui fait une place de choix au « changer la vie » de l'avant-garde et à toutes ses désinences.

Avec le déplacement dans la représentation des luttes, nous sommes d'emblée renvoyés au doute et au questionnement. Il faut interroger « l'échec », l'utopie, à savoir tout ce qui procède de la dimension éthique indissociable de la critique révolutionnaire, ces « critères terrestres de la morale et de la raison » sur lesquels Karl Kraus mettait l'accent ; comme Istrati, cet autre témoin de la vérité.

La révolte contre le capitalisme offrait alors à chacun le moyen de donner de la voix, de faire entendre ses revendications et ses refus dans une sphère bien déterminée et circonscrite par une activité commune, sans rompre pour autant avec l'idée d'un destin partagé avec les exploités au-delà des frontières. Toute la grille des valeurs en dépendait. Ce qui reste comme l'expression de l'utopie du siècle, c'est cette forme de rapport unique, le sens de l'unité sensible ancrée au cœur du mouvement révolutionnaire, et qui est née des luttes ouvrières et d'une culture apprise hors du champ de l'intelligentsia. Démopédie, réclamait Pierre-Joseph Proudhon, et il fut entendu par Jules Andrieu et bien d'autres.

On peut s'interroger sur le prix dont la classe ouvrière a dû payer les désillusions nées des espérances que l'on faisait ainsi naître alors que rien ne laissait espérer qu'elles puissent se réaliser. Dans *Réforme ou Révolution*, Rosa Luxemburg, marxiste qui rend Marx à notre présent, expose ce qu'on pourrait appeler la dialectique régressive de l'accumulation, qui accompagne tout l'appareil de légitimation : « Le régime capitaliste a ceci de particulier que tous les éléments de la société future, en se développant, au lieu de s'orienter vers le socialisme, s'en éloignent au contraire. La production revêt de plus en plus un caractère social. Mais comment se traduit ce caractère social ? Il prend la forme de la grande entreprise, de la société par actions, du cartel, au sein desquels les antagonismes capitalistes, l'exploitation, l'oppression de la force de travail, s'exaspèrent à l'extrême. » Rien à quoi notre société n'ait été soumise, sur une échelle qui rend toute mesure avec le passé impossible, mais en dit assez sur la situation à venir.

En conclusion de son ouvrage central, qui date de 1969, *Marx et Keynes. Les limites de l'intégration*, Paul Mattick s'alarme d'une élévation du « niveau général d'oppression » et il n'exclut pas l'idée que « l'ère

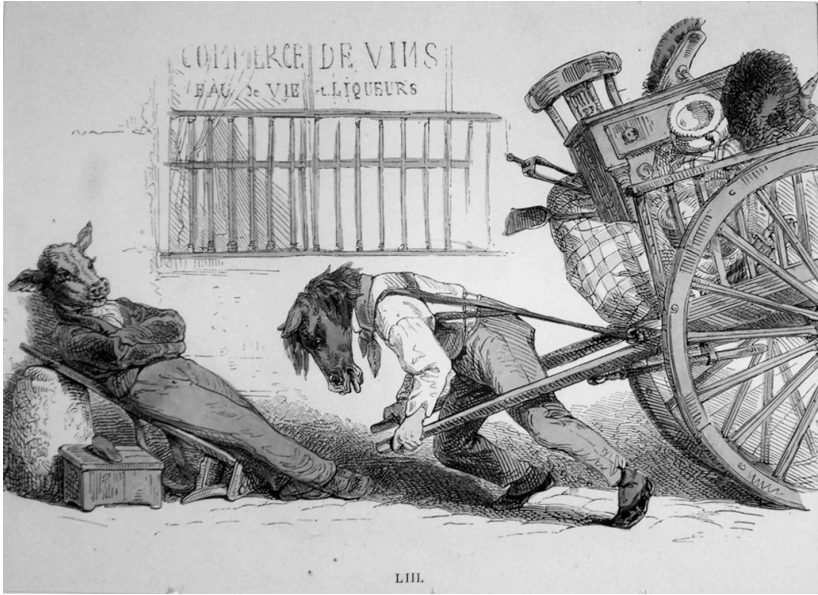


FIG. 3 – « Ahie donc, feignant! – Ce ne sont pas les plus *feignants* qui gagnent le moins... »
Lithographie de Jean-Jacques Grandville pour *Les Métamorphoses du jour* (1828-29).

des révolutions est peut-être close ». Le prolétariat industriel du siècle dernier « s'est métamorphosé en une masse amorphe de salariés », et la Deuxième Guerre mondiale et ses répercussions « ont provoqué une éclipse quasi totale du socialisme ouvrier, sur le plan pratique comme sur celui de l'idéologie ». Aussi est-il amené à penser « que la réalisation du socialisme se trouve reportée à une date plus lointaine que jamais ⁵ ». Et s'il reste toujours « la possibilité d'un changement radical dans le comportement des masses laborieuses », c'est par réaction à « l'avenir d'horreurs toujours renouvelées » que le système capitaliste tient en réserve. Diagnostic énoncé au moment même où l'intelligentsia gauchiste célébrait le retour de la révolution dans les sociétés modernes traversées par l'esprit de Mai!

« Le prolétariat est révolutionnaire, ou il n'est rien, a dit Marx. À présent, il n'est rien et risque fort de continuer à n'être rien. Mais ce n'est pas certain ⁶. » Mais que devient la théorie révolutionnaire en

5. Paul MATTICK, *Marx et Keynes. Les limites de l'intégration* (1969), traduit de l'anglais par Serge Bricianer, Paris, Gallimard, 1972, p. 399, 402 sq.

6. *Ibid.*, p. 401.

cas d'absence prolongée du principal opposant, et alors que le capital continue sa marche en avant? On assiste à l'inversion de toutes les valeurs, dans tous les domaines, et la dynamique de l'accumulation accélérée se présente sous les auspices de la révolution permanente, dans le domaine économique, des mœurs, et de la culture, artistique notamment. D'où le recyclage incessant des auteurs et des mouvements sortis des cartons où ils sommeillaient. Montrer la distorsion entre ce qu'ils ont été et ce à quoi ils servent, et les raisons nouvelles pour lesquelles ils sont étudiés, telle est aujourd'hui la finalité révolutionnaire de la recherche, qui définit le sens éthique de cette mise au jour.

Double victoire de l'économie libérale et des falsifications qui ont recouvert Marx de ses contrefaçons, adaptées à la situation nouvelle! L'histoire de cette mystification, avec tout l'appareil de recherche et d'interprétation qu'elle porte, forme une image déformée du passé et de ses luttes et projette son ombre sur l'avenir. Toute la vie du mouvement ouvrier et des luttes révolutionnaires se trouve inscrite à l'envers dans les mémoires et les livres, et le capitalisme d'État, balayé par son rival, se présente désormais comme la période de la révolution ouvrière écrasée par une contre-révolution. L'intelligentsia n'a plus à écrire l'histoire en prenant partie pour un des camps contre l'autre, ni à se prononcer sur ce que signifiaient concrètement la révolution et le communisme, et c'est ce retrait qui définit l'« objectivité » des chercheurs. L'histoire de cette histoire reste à écrire par ceux qui en ont été, et en sont toujours les victimes.

La perspective ne s'est pas inversée, au contraire, et nous sommes toujours dans cette même configuration. La résistance qui serait en germe n'a pas encore pris forme et, vu ce qu'on laisse derrière, nous n'augurons pas bien de ce qu'on peut espérer voir surgir devant. Que faire sinon poser la question et interroger l'énigme : l'échec comme forme subjective pure de la contestation de ce qui réussit; le refus de la subjectivité opprimée comme forme privilégiée de la « résistance » au cours objectif et triomphant des choses, comment s'expriment-ils ⁷?

Socialisme ou Barbarie? La conjonction disjonctive n'a plus ici lieu d'être. La barbarie est là, et elle a eu raison du socialisme, temporairement peut-être, mais son triomphe, c'est justement d'avoir su trouver les faux-semblants pour le masquer.



7. Pierre NAVILLE, *L'Intellectuel communiste*, Paris, Marcel Rivière, 1956, p. 49.

Au fronton du Capitalisme se lit l'inscription que Dante montre gravée sur la porte de l'Enfer : « Vous qui entrez, laissez toute espérance. » Mais justement, l'utopie ouvrière a permis d'éveiller la parole de l'espérance et les victimes se sont mises à rêver d'un monde habité par ceux « qui n'ont toujours faim qu'autant qu'il est juste ». « Le temps vienne où elle décrète la fin de l'argent et rompe seule le pain du ciel pour la terre. » C'est André Breton qui, dans le *Manifeste du surréalisme*, fait vibrer ainsi la voix de la poésie, du « surréalisme poétique », et elle n'est pas en discordance avec celle du *Manifeste communiste*. En ce sens, cette double aspiration est vécue dès le départ dans son unité poétique.

Mais que les Manifestes aient donné chacun naissance à des interprétations contraires à l'esprit qui animait les auteurs, et que des disciples aient pu traduire cette parole d'émancipation dans le novlangue surréaliste et marxiste, voilà qui n'a rien pour étonner : Thermidor est toujours fait de ce retournement de sens qui porte la marque de la servitude nouvelle. Breton, dans le *Manifeste*, disait ne pas croire « au prochain établissement d'un poncif surréaliste », mais qu'en a-t-il été avec le temps ? Et pourtant, en prêtant l'oreille, on peut deviner ce que ne cesse de murmurer « notre brave ami, Robin Goodfellow, la vieille taupe capable de travailler si vite sous terre, l'excellent mineur — la révolution ».

Aussi, il n'est d'autre réponse à ce qui forme aujourd'hui le corpus sacré de la vénération permanente, nourrie de tous les « préjugés de ce qu'on appelle l'*opinion publique*⁸ », que de reprendre la phrase de Dante qui est comme le principe de lecture du *Capital*, puisque Marx clôt par cette citation la préface à la première édition :

Suis ton chemin et laisse dire les gens !

LOUIS JANOVER
FÉVRIER 2018

8. Karl MARX, *Le Capital, Livre I*, Paris, Gallimard, Folio, 2008, p. 99.

Table des matières

Passé perdu	5 – 17
Le passé sans mémoire	19 – 37



Résumons en quatre mots le pacte social des deux états. *Vous avez besoin de moi, car je suis riche et vous êtes pauvre; faisons donc un accord entre nous : je permettrai [dit le capitaliste – Karl Marx] que vous ayez l'honneur de me servir, à condition que vous me donniez le peu qui vous reste, pour la peine que je prendrai de vous commander.*

Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'économie politique* (1755),
cité par Karl Marx dans *Le Capital* (1867).

De nos jours, dit Marx, chaque chose paraît grosse de son contraire.
Découvertes et progrès semblent n'avoir pour résultat que
de doter de vie intellectuelle les forces matérielles
et de dégrader la vie humaine en une force matérielle.
Et Rosa Luxemburg montrait en quoi tous les éléments
de la société capitaliste, en se développant, au lieu de s'orienter
vers le socialisme, s'en éloignent au contraire.

Socialisme ou barbarie, se demandait-elle !

Qu'en est-il désormais ?

Interroger la mémoire du mouvement ouvrier, c'est voir comment
une telle réflexion peut changer la perspective d'avenir.

